

Pour un baroquisme urbain et architectural*

Jean-Pierre Le Dantec
74-76 Boulevard Voltaire
F - 75611 Paris
France

Y compris en Europe où, en raison d'une histoire très ancienne, les formes urbaines ont été solidement constituées, celles-ci sont aujourd'hui en voie d'éclatement. Sous la poussée du marché, de la délocalisation-déplacement de la production partagée entre soft et hard, du développement des nouvelles techniques communicationnelles et, phénomène cette fois tragique et inquiétant, de l'accroissement des inégalités, la ville traditionnelle explose en fragments dissociés, voire en ghettos ennemis. Centres "historiques" en voie de devenir musées ou rassemblements de bureaux prestigieux; quartiers résidentiels abritant l'aristocratie économique ou intellectuelle; friches urbaines de la proche périphérique correspondant à des activités industrielles devenues obsolètes; villes satellites ou banlieues investies par les couches moyennes; grands ensembles de logements "sociaux" évoluant rapidement vers une logique de "relégation";¹ réurbanisation accélérée du territoire agricole interurbain, au point que la distinction classique ville/campagne devient de plus en plus aléatoire...: toutes ces évolutions spontanées génèrent un chaos urbain dont les traits principaux sont, comme l'ont suggéré les organisateurs de cette rencontre, la fragmentation, la réticulation et la polarisation.

Face à des phénomènes qui dépassent ses compétences, l'architecte peut décider de jouer Ponce-Pilate, c'est à dire s'en remettre aux politiciens, aux décideurs économiques, aux aménageurs de réseaux et autres techniciens de l'"urbanisme". La tentation est forte en effet, sous prétexte que, contrairement aux espoirs utopiques du mouvement moderne, ce ne sont pas les architectes qui font la ville, mais un enchevêtrement de décisions échappant largement à leurs auteurs, de répudier tout effort collectif vers l'organisation de la vie publique et la justice sociale, en faisant du "chaos urbain" un alibi pour sa propre irresponsabilité de *designer* d'objets. Témoin ce propos de Kazuo Shinohara (1989, 76) qui, s'opposant radicalement à l'attitude que je désigne comme baroquiste, voit dans la fragmentation et l'écart, non pas un ensemble de rapports à mettre en tension, mais une séparation justifiant le solipsisme architectural:

"Maintenant que je peux penser à la fois l'urbain et l'objet architectural, le chaos et la machine sont devenus pour moi interchangeables, c'est-à-dire que la machine de la ville et le chaos des architectures peuvent coexister".

* Ce texte a été composé à partir de fragments d'un livre à paraître en février 1992, intitulé *Dédale le héros, situation de l'architecture contemporaine*.

¹ Ce concept décrivant une ségrégation socio-spatiale irréversible, telle qu'elle se manifeste aujourd'hui dans certaines "citées" de banlieue, a été proposé par Jean-Marie Delarue, actuel directeur de la Délégation interministérielle à la ville, dans son rapport adressé au ministre d'état, ministre de la ville et de l'aménagement du territoire, intitulé précisément *La Relégation*, Paris 1991.

Position séduisante intellectuellement, mais oublieuse du fait que, outre que le travail d'un architecte n'est jamais innocent, sa qualité ne peut se dispenser d'une interrogation critique sur les questions posées par la commande.

Par ailleurs, s'il est vrai que l'urbanisme utopique des modernes ou celui, façon Big Brother, des technocrates, ne sont plus de saison, il reste que l'apologie unilatérale du chaos - de sa vigueur sans normes ni préjugés qui, à terme, serait supposée accoucher d'une beauté "convulsive" - fait bon marché d'une inégalité urbaine de plus en plus choquante et dangereuse. Certes, il est démontré que l'architecture est, en elle-même, incapable de guérir les plaies de la société: on sait par exemple que plusieurs ghettos blacks ou chicanos des grandes villes américaines ne sont pas des grands ensembles effrayants à la mode des années cinquante ou soixante, mais des quartiers rassemblant des maisons de ville plutôt "sympas" abandonnées par leurs propriétaires (blancs) partis vivre à la campagne.² Mais il est néanmoins incontestable, ainsi que de nombreuses études l'ont montré,³ que l'architecture, par delà les simples problèmes de confort, possède des vertus conviviales ou, au contraire, des potentialités pathogènes. De sorte que l'architecte italien Gian Carlo de Carlo est en droit d'affirmer, dans un esprit social-démocrate rappelant certaines propositions de John Rawls concernant la "Justice comme équité", que l'architecture des quartiers pauvres devrait être l'objet de soins plus attentifs que celle des quartiers riches, cela parce que le fondement de la démocratie - la liberté individuelle - ne peut être assuré dans un climat rampant de guerre sociale et de criminalité.

Repousserait-on ce paradoxe au nom des thèses développées par Friedrich Hayek ou Robert Nozick et selon lesquelles la complexité des sociétés démocratiques modernes est telle que le libre-jeu des individus animés par leur intérêt personnel régule mieux à terme, et plus justement, le chaos social, que l'interventionnisme animé d'intentions généreuses mais contreproductif (sinon en effets pervers), que l'on achopperait sur une autre difficulté: la question de l'espace public. Sauf à se réjouir, comme le jeune architecte allemand Hans Kolhoff (prétendant s'autoriser de Hannah Arendt) de la disparition de ce gêneur,⁴ la seule vision de l'état dans lequel des années d'ultra-libéralisme ont réduit les villes des Etats-Unis ou celles, sinistrées, de la Grande-Bretagne post-industrielle, suffit à mettre en garde contre l'abandon que la tradition européenne portait attention à l'espace public. N'en déplaît aux épigones trop zélés des reaganomics, rien ne mesure mieux la qualité du lien social démocratique que celle des rues, des trottoirs, des places, des galeries marchandes, des jardins, de l'éclairage et de l'assainissement.

Pris dans son acception la plus générale - celle de concept de la philosophie politique - la notion d'espace public désigne le domaine, plus symbolique que matériel, où se rencontrent et disputent les citoyens, c'est-à-dire les individus munis de droits indépendants de leur condition privée. Or, comme s'en était déjà inquiétée (et non réjouie!) Hannah Arendt (1961, 1983), cet espace est en crise dans les démocraties modernes, en raison du triomphe de l'*animal laborans* sur l'*animal socialis* agissant dans la sphère de

² C'est le cas, par exemple, du quartier choisi par Spike Lee comme cadre de son film *Do the right thing*.

³ Je pense en particulier aux travaux de l'équipe "Ville et santé" organisé dans le cadre de la Délégation interministérielle à la ville (DIV) par Banlieues 89.

⁴ Entretien avec Marie-Hélène Contal, dans le numéro d'avril-mai 1989 d'*Architecture intérieure - Crée*.

la *polis*. Et cette crise n'a fait que s'approfondir depuis la rédaction de Condition de l'homme moderne: à la fois comme reflet de certaines des impasses où s'est enferrée la rationalité occidentale au point que celle-ci n'est plus entièrement en mesure, aujourd'hui, d'offrir un fondement stable et communément reconnu au débat public; et, plus encore peut-être, comme effet de cette déréalisation du monde à laquelle aboutissent les techniques de communication tendant à réduire le domaine public à l'écran de télévision "animant" l'espace privé. Que cette crise de l'espace public politique mette en danger l'espace public urbain et architectural est une évidence que démontre, malheureusement, son délabrement dans les quartiers les plus touchés par la crise économique et, partant, les plus menacés par un rejet de la vie publique démocratique. Il n'en est que plus nécessaire, pour les architectes conscients de leurs responsabilités d'hommes de l'art et de citoyens, de résister au cynisme et au laisser-faire ambients. Car en cette occurrence, aucun miracle spontané, aucune "main invisible" régulatrice, aucun "attracteur étrange" chaotiquement déterministe, n'est à attendre. Autant l'"ignorance du résultat futur" entre "gens visant des fins différentes" dont parle Hayek peut se montrer capable de produire des architectures très excitantes au sein d'un espace urbain moderne et performant (en termes de communication et d'offres de biens et de services concurrentiels), autant la même hypothèse appliquée au domaine public tel qu'une certaine tradition universaliste européenne l'a conçu s'avère inopérante. Sauf à prôner des mesures aussi irréalistes que de confier, comme cela se fait encore dans certains quartiers de Londres, l'entretien - et les clés par conséquent! - des squares à leurs riverains (mais comment - et surtout pourquoi - "privatiser" les places, les voies de circulation, etc.), sauf à postuler que les seuls "espaces publics" urbains d'avenir sont les "atriums" marchands, ou sauf à re-construire une histoire mensongère où le miracle de Central Park ne serait pas dû au volontarisme d'édiles décidés à soustraire aux lois de marché une aire immense au cœur de Manhattan, force est de reconnaître que, en matière d'espace public, il faut de la volonté politique, des moyens, des scénarios urbains intelligents et un travail architectural visant à relier, désenclaver, offrir des lieux - bref à "embellir" comme disait le baron Haussmann, même si cette terminologie est obsolète.

Reconnaître cette nécessité n'implique aucun retour au passé, sinon pour y trouver des sources d'inspiration et de réflexion. Le développement des villes contemporaines en effet - j'entends: celles de l'occident développé⁵ - est incompatible avec le corset historiciste dans lequel certains architectes, tel Léon Krier, et certains d'hommes d'état, comme le prince Charles d'Angleterre, rêvent de les enfermer au nom de la défense d'une "ville européenne" aussi mythique qu'indéfinissable. De même, quoiqu'en disent certains gardiens du temple moderne, l'urbanisme des C.I.A.M. ne peut plus servir de modèle, la preuve ayant été faite que son utopisme a engendré, confronté à la complexité du réel, une catastrophe urbaine sans précédent. Force est donc, pour obvier au désastre symétrique que préparent les zélateurs du chaos, d'inventer de nouveaux modes d'intervention urbaine et architecturale délivrés des illusions de l'urbanisme "rationaliste" et ouverts aux évolutions troublantes du monde contemporain comme aux formes nouvelles de la poésie urbaine révélées par Godard, Jarmush ou Wim Wenders.

⁵ Celles du "Sud" posant de tout autres problèmes - encore qu'il y ait du "sud" dans le "nord" et réciproquement.

Tâche impossible? Sans doute. Au moins si l'on mesure le succès d'une entreprise humaine à l'aune d'une inatteignable perfection. Toutefois, je tiens qu'un certain baroquisme urbain moderne désigne d'heureuses directions.

On sait qu'une tradition critique bien établie voit dans la refonte de la Rome pontificale consécutive au Concile de Trente (1545-1563) le point de départ de l'urbanisme baroque. Animé d'un sens exceptionnel du devenir urbain, le pape Sixte Quint (1520-1590) impose une dilatation de l'échelle urbaine réglée par un réseau de tensions dont les pôles sont sept églises anciennes dispersées dans un espace alors retourné à la campagne: ce projet, figuré par un plan conservé à la bibliothèque vaticane où les tensions entre pôles sont clairement représentées par des vecteurs, inaugure une méthode de conquête spatiale fondée sur la mise en forme de points forts - monuments, places, etc. - agissant à distance, tant sur le développement futur de la ville que par une recomposition / requalification de l'existant. Le cœur de la stratégie urbaine baroque est donc le polycentrisme, et non l'alignement et le chaînage des bâtiments entre eux qui n'en sont que des effets historiquement relatifs. Et cette stratégie réglée par le dialogue à distance, le renchérissement, l'opposition entre les espaces monumentaux, et - revers moins brillant mais tout aussi fécond - par la simplicité, la spontanéité, la banalité même des espaces domestiques, propose par conséquent une alternative aux méthodes de l'urbanisme classique fondées sur le zonage, c'est à dire sur la double volonté d'homogénéiser l'espace par plages nettement différencierées et affectées à telle ou telle fonction, et d'assigner un ordre "rationnel" en tout point du territoire. De telle sorte que, par analogie avec les théories actuelles concernant les transitions gaz / liquide / solide, c'est à dire le passage du désordre à l'ordre dans la matière, un urbanisme baroquiste moderne pourrait se décrire comme un processus de cristallisation complexe (avec lacunes, dislocations et réseaux entremêlés de polycristaux) s'effectuant, non par blocs entiers, mais à partir de germes induisant une solidification progressive; ou, mieux encore, comme l'établissement d'un ordre à courte distance générant, non pas un ordre à grande distance comme dans l'état cristallin, mais un effet global de régulation du chaos, caractéristique de certains états intermédiaires entre ordre et désordre (ceux intéressant la plupart des polymères, en particulier). (Voir Guinier, 1980 et Dorlot & al., 1988).

Des méthodes apparentées à cette problématique ont été mises en oeuvre à Berlin sous la direction du patron de l'I.B.A., l'architecte Joseph-Paul Kleihues, ou à Barcelone depuis plus de dix ans sous l'impulsion de l'équipe Bohigas-Martorell-MacKay. Seule pourtant, à ma connaissance, - peut-être parce que les moyens concrets de son action ne lui ont jamais été donnés - l'équipe de Banlieues 89 a produit une théorisation explicitement baroque de son projet visant à intégrer les banlieues au "grand Paris".⁶ Au départ, un procédé classique: le recours à une trame carrée de 1km de côté posée sur le territoire. Mais celle-ci n'a pas pour objet d'homogénéiser l'espace, bien au contraire. Il s'agit en réalité d'un instrument destiné à démontrer que chaque portion de l'espace concerné (chaque Carré de 1km) possède en propre des qualités - donc d'une machine à révéler les singularités topographiques. Puis, lorsque "lieux magiques" et "lieux à projet" ont été identifiés, l'équipe animée par Roland Castro propose d'en amplifier les qualités de manière que tout le Carré urbain auquel ils appartiennent s'en trouve transformé: méthode qu'on pourrait dire d'"acupuncture urbaine" dans la mesure

⁶ Voir le supplément au numéro 14 de *Murs, murs* (avril 1986) intitulé "Le Grand Paris" et, de même, la plaquette *Le Paris des cinq Paris*, juin 1990.

où elle part du postulat que la ville est un tissu finement tramé / plissé où une intervention ponctuelle, pour peu qu'elle soit pertinente, irradie bien au-delà de son aire limitée. Le zonage est aboli, de même que la conception de la ville strcturellement unifiée chère à Haussmann, à Rossi ou à Léon Krier: mais une règle architecturalo-urbaine, une règle "baroquiste" non réglementaire, ordonne la chaos.

Contrairement à l'idée reçue, le baroquisme n'est en rien assimilable au tordu, au secoué, au dément ou à telle ou telle autre catégorie du branché-mégalo. Ses "outrances" ne sont jamais gratuites; et ses recours à l'artifice n'ont pas pour objet de dissimuler la vérité, mais de la révéler plus crue et plus tragique. Enfin et surtout, le baroquisme n'est pas un style, mais une "démarche", une "attitude à l'égard de l'architecture et de l'espace" comme l'a excellement écrit Hans Hollein. Expression d'une époque ayant perdu l'espoir d'un "avenir radieux", où artistes, penseurs, savants et politiques s'affrontent au désordre d'un monde désenchanté, il est, à l'opposé de l'hédonisme branché traduisant, nous dit-on, l'"ère du vide", la tentative d'inventer un nouvel être - ensemble spatial dépourvu d'illusions - quelque chose comme cet humanisme conscient d'être habité par l'inhumain, dont parle André Glucksmann. Plus qu'une esthétique, par conséquent, le baroquisme est une éthique fondée sur la reconnaissance de l'altérité.

BIBLIOGRAPHIE

- ARENDT, H. (1961, 1983), "Conditions de l'homme moderne" (Calmann-Lévi, Paris).
- DELARUE, J.-P., (1991), *La Relégation, rapport adressé au ministre d'état, ministre de la ville et de l'aménagement du territoire*.
- DORLOT, J.-M. & BALLON, J.-P. & MASOUNAVE, J. (1988), "Des matériaux, des matériaux" (Ecole Polytechnique de Montréal, Montréal).
- GUINIER, A. (1980), "La structure et la matière" (Hachette, CNRS, Paris).
- SHINOHARA, K. (1989), commentaire à une illustration dans le catalogue *Temps sauvage et incertain* (Goulet, P., ed.) (Editions du Demi-Cercle, Paris).